

Quelques épitaphes célèbres

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **73 (1934)**

Heft 10

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225720>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

QUELQUES EPITAPHES CELEBRES

Celle de Richelieu :

*Ci-gît un fameux cardinal
Qui fit plus de mal que de bien :
Le bien qu'il fit, il le fit mal,
Le mal qu'il fit, il le fit bien.*

Celle de Molière :

*Passant, ici repose un qu'on dit être mort,
Je ne sais s'il vit ou s'il dort ;
La maladie imaginaire
Ne peut pas l'avoir fait mourir ;
C'est un tour qu'il joue à plaisir,
Car il aimait à contrefaire.
Quoi qu'il en soit, ci-gît Molière.
Comme il était comédien,
Pour un malade imaginaire,
S'il fait le mort, il le fait bien.*

Celle de la belle Mme Verrue, par elle-même :

*Ci-gît, dans une paix profonde
Cette dame de volupté,
Qui, pour plus de sûreté,
Fit son paradis dans ce monde.*

Celle du borgne Buloz, de la Revue des Deux-Mondes, par Henri Mürger :

*Buloz n'aura point eu de peine à trépasser.
D'enfer son destin, qui pourrait se défendre ?
Car il n'eut qu'un œil à fermer
Et point d'esprit à rendre.*

Celle que fit Voltaire sur la demande d'une dame pour un perroquet :

*Passants, ci-gît un perroquet,
Qui, vivant, eut beaucoup d'adresse,
Mourant, il laissa son caquet
Par testament à sa maîtresse.*

Celle de Gombauld pour un de ses amis :

*Ci-gît qui fut un franc glouton,
Qui but tout ce qu'il eut de rente,
Son pourpoint n'avait qu'un bouton,
Son nez en avait plus de trente.*

De Decalandre :

*Ci-gît Théodore Decalandre
Qui cherchant chez Bacchus l'oubli des ses amours,
Périt en son cellier :
Il fut
Au but ;
Il but
Au fût.*

Celle de Becque sur Gaston Boissier :

*Ci-gît Boissier, ce vieux raseur,
Plus connu comme confiseur.*

Celle de Claretie :

*Ci-gît l'éternel Claretie,
Mais c'est peut-être encore une fausse sortie.*

Celle que publia, au lendemain de la guerre, la malicieuse « Place de Grève » :

*Ci-gît Monsieur Léon Bourgeois
Célèbre penseur suédois.
Ici-gît Monsieur Paul Claudel,
Solennel,
Surnaturel,
Sempiternel.*

Sur Eugène Brieux :

*Il nous catéchisa tant de soirs de son mieux,
Qu'en son honneur on n'écrivit plus que Saint-Brieux.*

UNE ECONOMIE

BN bonhomme avare arrivait un jour chez un dentiste qui se vantait d'arracher les dents sans douleur.

— Dépêchez-vous ! cria le patient qui avait la joue enflée.

Un tour de main et le dentiste improvisé enlève un molaire parfaitement saine.

— Oh ! je me suis trompé. C'est celle à côté, confesse-t-il.

— Alors, faites attention, cette fois ! à votre âge, il n'est pas permis d'être aussi étourdi !

Une minute après, le paysan s'éloigne, après avoir remis un franc au dentiste.

— Crois-tu que j'ai eu de la chance, dit-il à sa femme en arrivant à la maison, je me suis fait enlever deux dents pour le même prix.

Affaire de tarif. — Un petit commerçant examine attentivement la police d'assurance qu'on lui a persuadé de prendre.

— Et, dit-il à l'employé qui vient de l'établir, si mon magasin était réduit en cendres ce soir même, par un malencontreux hasard, à combien aurais-je droit ?

L'employé lève sur lui un œil inquietant :

— Dans l'état actuel de la jurisprudence, à dix ans de prison, je pense, monsieur.

AU CLAIR DE LUNE

LOUT le monde, dans ce pays de montagne, connaissait le vieux Pierre et sa misérable hutte sur la lisière du bois. C'était un brave homme qui n'aurait point, comme on dit, fait du mal à une mouche, et qui, ayant passé les trois quarts de sa vie dans la solitude des forêts, conservait malgré son grand âge, un cœur candide et bon.

Tout le monde connaissait aussi le fermier Michel Mérieux. On ne l'estimait guère, celui-là, et on ne l'aimait pas davantage.

Autant le premier restait jovial, serviable et franc, autant l'autre devenait de plus en plus avare, taciturne. Ajoutez à cela qu'il était superstitieux comme pas un, et vous saurez à quoi vous en tenir sur son compte.

Il aimait l'or avec passion, avec frénésie, et tout moyen lui paraissait propre à augmenter ses écus ; il va sans dire qu'il n'en dépensait pas un inutilement.

Il passait avec raison pour le plus gros fermier de l'endroit et même des environs. Il possédait des vignes, des champs de blé et de grandes prairies dont il vendait cher le fourrage.

Et tout le monde se demandait à qui reviendrait cette fortune chaque jour augmentée et si parcimonieusement conservée, puisque le fermier était veuf, qu'il n'avait pas d'enfants et qu'on ne lui connaissait pas de famille.

* * *

Quelle étrange idée eut donc le pauvre bûcheron d'aller emprunter de l'argent à Michel Mérieux ?

Je sais bien qu'une fois, dans le temps, Michel lui avait dit, à la suite d'un service rendu :

— Quand tu auras besoin de moi, ne te gêne pas, un service en vaut un autre.

Maintenant, il avait besoin de lui, et bien qu'il sût à quoi s'en tenir sur l'avarice sordide du vieux, il alla bonnement lui rappeler sa promesse, avec la naïveté qui le caractérisait.

— Tu me sortiras d'un grand souci, dit-il ; mon garçon m'écrivit qu'il est malade et il me demande un peu d'argent. Je n'en ai pas pour le moment, mais, vers la fin d'octobre, j'abattrai un côté du bois, rapport au chemin qu'on doit tracer, et je te rendrai alors l'argent que tu me prêterais aujourd'hui.

— Je n'ai point d'argent à prêter, répondit le fermier. Les temps sont durs pour tout le monde, aussi bien pour moi que pour les autres.

Le bûcheron haussa les épaules.

— C'est que tu ne veux pas, fit-il, car tu gagnes gros et tu n'es jamais à court. Tu m'aurais pourtant tiré d'un grand ennui !

— Je ne peux pas, que je te répète.

— Alors... alors, continua le bûcheron, c'est que tu ne te souviens pas de ce que tu m'as dit un jour : un service en vaut un autre et quand tu auras besoin de moi...

— Bast ! c'est bien ancien, ce que tu me rappelles-là.

— Oui, oui, je sais ; mais tout de même, j'exposais ma vie en te sortant de la maison de Jacques, où tu passais la nuit, qui flambait pendant que tu dormais... Ce n'est pas un reproche, au moins, je ne t'en ai jamais parlé et ne commencerais pas aujourd'hui si mon fils n'était pas malade et ne comptait pas sur moi... A ton tour, c'est un fier service que tu me rendras !

Et il ajouta tout bas, comme s'il avait honte de cette insistance :

— Tu lui sauveras la vie, peut-être... moi... j'ai exposé la mienne pour toi.

— La vie ! la vie ! grommela Michel Mérieux, quand je prête, c'est mon argent que j'expose ! Et il ne prêta pas.

Un autre eut pitié du pauvre bûcheron, qui, pour la première fois de sa vie, connut sinon la haine, du moins la rancune.

Il chercha à se venger de Michel, sans cependant lui faire du mal ou lui nuire et, après avoir mûrement réfléchi, il partit une nuit que la lune argentait comme une aube, et se dirigea vers l'un des champs du riche fermier.

C'était en mars et l'herbe pointait à peine. Le bûcheron s'en fut au milieu des champs, et là, à l'aide seulement d'un bâton, il traça au milieu des blés qui lèveraient bientôt de légers sillons de formes irrégulières et bizarres, jeta quelque chose dans ces sillons, les recouvrit de terre et s'en retourna ensuite tranquillement chez lui.

La nuit suivante, il recommença cette même opération dans un autre champ de blé et encore deux nuits de suite, c'est-à-dire dans chaque terre de Michel Mérieux.

Et le matin, bien certain de n'avoir pas été vu, si ce n'est par les étoiles, ni entendu, si ce n'est par un grillon, le bûcheron reprenait son travail dans les bois au-dessous des nids qui commençaient à jaser.

Le temps passa.

La saison chaude fit prospérer le froment et les fleurs et voici que, du matin au soir, il y eut une caravane des gens du pays et des environs allant regarder l'étrange phénomène qui se passait dans les champs de Mérieux.

Celui-ci, malade depuis quelque temps, ne se doutait de rien.

Aussi, quelle ne fut pas sa surprise, presque sa terreur, de voir, un matin qu'il sortit pour la première fois, ce mot accusateur tracé en gigantesques lettres de fleurs au milieu de ses blés : « Avare ».

Oui, les marguerites, ces jolies fleurs qui, d'ordinaire, « parlent » si gentiment se dressaient toutes sur leurs tiges en touffes serrées et accusaient le vieil harpagon.

— Avare ! lui dirent encore les bluets dans son autre champ.

— Avare ! répétèrent les coquelicots en lettres sanglantes.

Et les gens qu'il rencontrait lisaient à haute voix :

— Avare ! Avare !

Jusqu'au soir, il lui sembla voir devant ses yeux et entendre bourdonner à ses oreilles le terrible mot.

Comme il était fort superstitieux et qu'il n'avait pas encore la tête bien solide, ça faillit le rendre fou.

Justement, le bûcheron vint le voir ce jour-là.

— Pour que les fleurs, lui dit-il, dont l'âme est compatissante, osent te braver ainsi à la face du ciel, il faut vraiment que tu sois un grand coupable...

— Je... je ne suis point avare !

— Oh ! oh ! tu es le seul de cet avis. Après tout, ça te regarde. S'il t'arrive quelque malheur après cet avertissement...

— Un malheur ? interrompit le fermier, tu crois que...

— Ecoute donc ! il y a, tu le sais bien, un jeteur de sort dans le pays. Encore qu'on ne l'ait point vu, c'est sûr tout de même, qu'il existe... Moi, pour conjurer le mauvais destin, je sais bien ce que je ferais...

— Que ferais-tu donc ?

— Je n'irai point par quatre chemins. Pour cette année, je donnerais tout l'argent du froment à la caisse des pauvres de la commune.

— Jamais ! Jamais ! trouve autre chose.

— Non, c'est le seul moyen, j'en réponds. Les lettres repousseront en même temps que les blés tant que tu ne te seras pas décidé.

— Comment le sais-tu ?

— Ça va de soi, réfléchis, puisque le sort est jeté sur tes champs.

Bref, il l'influença si bien qu'il réussit à le persuader et, pour la première fois de sa vie, Michel Mérieux fit une largesse aux malheureux.

Tout le monde commenta cette bizarre aventure et chacun le fit à sa manière.

Seul le rusé bûcheron sut à quoi s'en tenir, lui qui, pendant les claires nuits de mars, quand la lune brillait comme argent, s'en fut semer des graines de marguerites, de bluets et de coquelicots, sans être vu, si ce n'est par les étoiles, ni entendu, si ce n'est par un grillon.

Jean Barancy.